

## Forêt / Flamme / Fraternité

# Une nuit de songes initiatiques

\*\*\*

Déjà, en attendant de passer dans l'autre monde, du profane au sacré, il y a cette attente. Seul, pour combien de temps ?, dans un non-lieu où rien ne retient l'attention ; seul, donc, les yeux mi-fermés mi-ouverts, perdant, peu à peu, mon regard dans la forêt des songes ; seul, donc, l'ouïe anesthésiée par la rumeur lointaine, de plus en plus vague, de la vie, m'installant dans la douceur, la plénitude, la chaleur du silence ; seul, donc, me sentant enfin, très vite, à l'affût, n'ayant plus aucun besoin de sortir le livre fétiche de mon sac, de relire encore une fois cette fable cartésienne merveilleuse des « voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant... ».

A l'affût, donc, complètement immobile, conscient de chaque mouvement imperceptible de l'air, percevant (Perceval en sa « gaste forêt ») chaque souffle de l'Esprit, imaginant chaque atome de mon corps dont je suis maintenant détaché ; à l'affût, donc, la conscience détachée, mais affûtée comme un trait de lumière, ne comptant plus le temps, mais dans l'attente du gibier dont je ne veux saisir que la présence, jamais la vie ; à l'affût, donc, comme depuis mon enfance d'homme des bois, perché toutes ces innombrables nuits dans l'arbre, le haut siège de ma forêt, en quête du solitaire dont la coulée parfumée a tant de fois croisé mon chemin.

Venant de ce lointain, de cette « mélancolie physique et morale d'être loin », comme disait Robert Hainard, mon Vieux de la Montagne, émergeant de ce mélange du songe et de l'attention où l'âme se répand comme la lumière dans l'espace, passer sous le bandeau de la nuit, mais au milieu d'un cercle d'initiés, est-ce une sortie du sauvage, un retour à la maison ?

\*\*\*

Venant du lointain bruyant de la ville, des affairements, des effarements, me voici de nouveau au temple, pour *l'initiation*. A la maison. Me voici introduit dans l'« intérieur de la terre », où les sorcières ont passé le balai il y a si longtemps. Est-ce un jeu puéril ? Ce coq n'est-il pas trop gaulois pour être honnête ? Cette tête de mort me fait elle peur de la mort ? Et ce « V.I.T.R.I.O.L. » a-t-

il encore la moindre vertu alchimique ? Suis-je encore un enfant et traité comme tel ?

Vanité des vanités, *evel kol evel (buée tout [est] buée)*. Sur la tablette, le gobelet ne contient plus la moindre goutte d'eau ; n'y reste plus que du tartre, cette laissée de l'évaporation, de la buée. L'étranger n'a pas intérêt à venir, ici, en assoiffé. Sur la tablette, encore, le sel (gris d'origine ?) a meilleur mine que le soufre. Sur la tablette, enfin, mes mirettes de vieux solitaire ont bien du mal à déchiffrer les questions que le grand Notaire moral et philosophique me pose pour établir un testament ; elles ont bien du mal à guider ma main pour écrire quelques mots destinés à la cendre.

\*\*\*

Mais que Cernunnos aux bois de cerf, dieu de la forêt et de la renaissance, roi du chemin et des bêtes sauvages, soit loué ! C'est l'attente qui recommence, le temps qui se suspend, l'affût qui me ressaisit. L'homme sauvage est de nouveau dans sa forêt, plus solitaire que le grand solitaire en mal de compagnie. Le songe et l'attention se mêlent. La crampe de la volonté se dénoue. La nuit est maintenant la vraie nuit, pleine de vies et de souffles, de rumeurs et de silences suspendus, de parfums salés et soufrés. Je suis dans ma forêt, presque vieux de mille ans aujourd'hui, assis, immobile, au pied de mon arbre (chaque âge a ses plaisirs), enveloppé du manteau chaud de la nuit, oubliant le testament qui m'a crevé les yeux, ces mots qui ne sont que de la cendre, chasseur de présences, à l'affût parmi les chasseurs de vies.

Je suis dans ce lointain, où chaque atome de mon corps s'échange avec celui de l'arbre fourchu comme un upsilon (Υ) pythagoricien, où le vol feutré de la chouette hulotte froisse à peine mes songes, où la chaleur de mon corps réfléchit celle du grand solitaire qui passe à ma portée, où le parfum de l'églantine est buée de sel et de soufre. Je suis dans cette extase de la forêt, le regard portant dans le lointain des hommes, vers le village où vacille la lumière d'une lampe qu'on a oublié d'éteindre avant de s'endormir.

\*\*\*

Sur la tablette, vacille *la flamme d'une chandelle*. C'est la lampe du village, qu'on a oublié d'éteindre, que je regarde dans le lointain, écho de ma solitude, trait de lumière dans la nuit, filtrant comme un ruisseau de cristal à travers ma forêt. Enfant, je faisais déjà des

affûts, mais je ne suis plus un enfant. Le coq n'a plus rien de gaulois (Cernunnos est un dieu cornu... et jaloux !). La tête de mort a tant de visages que j'aime ; à Auschwitz on n'a même pas retrouvé les tibias. « V.I.T.R.I.O.L. », le rébus chthonien est un feu de symboles. L'eau est toute dans la buée, *kol evel*. Le sel sent le soufre...

« La flamme est un monde pour l'homme seul », nous affirme Bachelard, mon Vieux de la Sorbonne. Le monde du solitaire, ou celui de la compagnie ? « Dans la flamme d'une chandelle, toutes les forces de la nature sont actives », lui répond Novalis. Et moi, si je ne suis plus un enfant, suis-je toujours une force de la nature ?

\*\*\*

Je sors du caveau, de *l'ancre des nymphes* (Porphyre), où le village endormi a rejoint la forêt. Voici le temple, où l'on entre en se baissant pour passer sous la branche basse de l'arbre. Je suis le sauvage, l'animal, prédateur plutôt que proie, mais une force de la nature qui se laisse conduire comme un enfant. J'ai ce nez qui démêle les parfums de l'églantine, du sel et du soufre. J'ai cet instinct, cette nature, qui m'a épargné d'avoir à me plier, à vaciller, à m'éteindre. « Un souffle dérange la flamme, mais la flamme se redresse. Une force ascensionnelle rétablit ses prestiges. » (Bachelard, *La Flamme d'une chandelle*, 1961)

Le vieux solitaire a remis ses défenses assassines ; il a trouvé sa compagnie. Sortant de ma forêt, je rentre ainsi à la maison. Enfant, car enfant je fus sans doute, j'y étais le maître du feu. Je connaissais tous les mystères de ces flammes qui n'étaient pas celle, « vaillante et fragile », d'une « chandelle verticale sur la table du solitaire » (Bachelard, *Op. cit.*, 1961). Enfant sauvage, maître du feu ?

\*\*\*

Les voyages en rond ne furent rien, sauf le souffle d'un humain. Car, depuis longtemps, j'imite « en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant (...), mais marcher le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté (...) : car, par ce moyen, (...) ils arriveront au moins quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. » (Descartes, *Discours de la méthode*)

Dans le temple, je pensais à cette chance que j'avais et qui avait été offerte, sans doute, à mon cher Descartes, cinquième des trois

mousquetaires. Il était alors en Allemagne, où « l'occasion des guerres l'avait appelé », et méditait dans son poêle, plus solitaire que jamais. Quel fut ce miracle de l'amitié entre les hommes, alors que dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, c'est en songes que Re-né finit par rejoindre les frères pythagoriciens de la Rose-Croix, fantômes qu'il avait traqué à travers toute l'Europe, pour recevoir l'illumination de sa Méthode ?

\*\*\*

La main plongée dans l'eau d'une source m'a ramené en forêt, dans ma forêt du Montrouget, où le ruisseau de la Grande-Prairie coule un cristal pur comme le feu.

Voyages ! Seule cette eau fut signe que j'étais re-né. Quand le bandeau de la nuit est tombé, les épées pointées des mousquetaires aux visages masqués dessinaient le cercle des amis : « Un pour tous, tous pour un ! », me clamaient-elles, en défense, comme un serment de liberté, d'égalité et de fraternité.

Visages ! Quand la lumière fut, que le miroir s'effaça devant le visage de l'Autre, mon visage !, qu'étranger parmi les étrangers je comptais dix amis réunis comme mes deux fois cinq doigts, comme en un *miniane*, la rumeur du monde affairé, effaré, s'était complètement évaporée dans le lointain, comme une buée sous le soleil.

Entre soleil et lune, pourvu que survienne l'éclipse, sous la voûte étoilée, je ne fus pas surpris d'entendre le chant de la hulotte, ni de voir la flamme d'une chandelle dissipant la nuit.

**Antoine Peillon, *Ad Majorem G. O. D. F. Gloriam***